Estingoy, le condamné à mort, n'a pas su qu'il faisait don de son corps à la science

(Suite de la première page)

rement à ce qu'on a dit, Jean-Louis Estingoy n'avait pas légué ses organes à la médecine. Il n'a pas voulu prévoir de mourir, qu'il allait sauver la vie à une malade. Aussi, au moment où un intérêt humanitaire l'emporte sur le vieux et respectable préjugé du respect de la dépouille mortelle, une controverse risque-t-elle de s'établir. A-t-on le droit de disposer ainsi des restes d'un être humain ? Puisqu'il s'agit de sauver d'autres êtres humains, tout le monde, sans doute, répondra oui.

Voici donc le récit de cette exécution historique, et du tour de force médical réalisé à cette occasion.

Le 11 janvier dernier, à 4 heures du matin, une voiture de la police allait prendre le jeune domicile Mr Bruger, avocat du condamné, l'avocat général, le juge d'instruction Goletty et les conduisait à la Santé.

Fait anormal, dans la cour de la prison, quatre médecins attendaient.

Le gardien-chef ouvre doucement la porte de la cellule où Estingoy est enfermé avec un autre condamné à mort, Nedelec, qui attend depuis un an et demi l'aube où il sera le client du bourreau.

La cellule est très faiblement éclairée. Nedelec bondit.

— Ce n'est pas pour moi, au moins ? râle-t-il.

D'un clin d'œil, le gardien-chef le rassure. Estingoy sommeille toujours. Il faudra qu'un des quatre gardiens qui accompagnent les autorités le secoue pour le réveiller.

Avec des gestes précis et rapides, les gardiens ôtent ses entraves à Estingoy. Ils lui ôtent le costume de bure des condamnés à mort et lui passent ses vêtements personnels : une chemise de laine grise et le beau veston pied de poule des dimanches.

Quatre docteurs...

Le condamné est calme. Il ne prononce pas une parole. Il regarde d'un air absent tous ces hommes qui ont envahi sa cellule. Il ne dit pas un mot. Mais, brusquement, une atroce peur physique le prend. Il faut le porter jusqu'aux toilettes.

Nedelec prend la parole :

— Il est jeune, ce gars, vous comprenez. Moi, je serais qu'il y aurait un client ce matin. L'important c'est que ce ne soit pas moi.

Estingoy est toujours muet. Il sait qu'il va mourir. Mais il ignore que son corps va servir à sauver une jeune malade. On ne lui a pas demandé la permission d'utiliser ses organes.

On n'a pas dérangé le coiffeur. Estingoy est chauve.

Estingoy est habillé. Le groupe quitte la cellule. A un tournant d'escalier, un petit autel est dressé. Une table avec une nappe blanche, deux cierges allumés, un ciboire. Le condamné s'arrête machinalement. Il accepte de communier.

Dans le petit hall qui précède la cour, où aura lieu l'exécution, le bourreau Desfourneaux et ses aides attendent. Dès que le condamné est là, ils l'assoient sur une chaise. Un aide armé de ciseaux découpe largement la chemise d'Estingoy.

Le gardien-chef s'approche.

— Tu veux du rhum ?

— Non.

— Si, ça vaut mieux.

Il remplit à moitié de rhum un verre à moutarde. Le condamné boit. On lui tend une cigarette. Il la prend machinalement et la fume. Il ne l'a pas encore achevée quand le gardien-chef dit :

— Allons...

— Vous pourriez tout de même me laisser fumer ma cigarette jusqu'au bout, proteste Estingoy.

— Tire un peu plus fort. Il faut aller vite.

Il n'y a pas quinze minutes que le condamné à été réveillé. Un rideau est tiré. Estingoy, poussé par un aide, est précipité en avant sur la planche de la guillotine. La tête tombe. Aux lèvres d'Estingoy, la cigarette fume encore.

Deux gardiens se précipitent sur le panier. Ils saisissent la tête et la portent au fond de la cour où les quatre docteurs attendent, en blouse blanche et le masque sur la bouche. L'un des chirurgiens téléphone à l'hôpital de Crétéil.

— Préparez la malade et commencez à opérer... Alors se déroulent à Crétéil et à la Santé, à une dizaine de kilomètres l'une de l'autre, et avec un synchronisme étonnant, deux opérations qui vont sauver une vie humaine.

Le corps de Jean-Louis Estingoy est placé sur une table d'opération. Les chirurgiens le fendent latéralement. Puis, avec d'infinies précautions, ils procèdent à l'ablation du rein du condamné. Le corps encore chaud semble se défendre, sous le bistouri. Les organes prélevés, les reins, l'ureter, la rate et les yeux sont placés dans des appareils qui les conserveront vivants pendant soixante minutes.

Les chirurgiens, sans perdre une seconde, regagnent leurs voitures.

A plus de 100 à l'heure, une auto fonce vers l'hôpital de Crétéil, où on attend pour sauver une jeune femme de 22 ans, Jacqueline Cado, de Tregliaux (Côtes-du-Nord), le rein prélevé dans le corps d'Estingoy.

La greffe eut lieu sans une seconde de retard. Aux premières heures de la matinée, l'organisme de la jeune fille était doté du rein qui lui faisait défaut. C'était un vendredi. Toute la journée, le lendemain et même une partie du dimanche, l'opérée se porta aussi bien qu'on pouvait le souhaiter en pareil cas. Le dimanche soir, pourtant, elle eut une crise. Par bonheur, le malaise ne devait pas durer. Le rein greffé fonctionnait d'ailleurs au mieux, éliminant, les premiers jours, une importante quantité d'urée. Le prodige était accompli.

FRANÇOISE GIROUD : Luguet, à 57 ans, a trouvé dans la Seconde son 131ème rôle de séducteur

Il est charmant. Et il y a 57 ans, 55 films et 76 pièces que ça dure.

Le héros de « La Seconde » qu'il a créée cette semaine au théâtre de la Madeleine, est le, soixante-dix-septième personnage auquel il prête, sur scène, son allure de monsieur qui s'habille à Londres, mais qui aime à Paris.

André Luguet, c'est le séducteur « à la française » tel que l'imaginent les étrangères et les lectrices des romans roses où, d'une veste de tweed, d'un mélange de tabac blond, de cuir de Russie et de tempes argentées, saupoudré d'une particule, l'auteur vous torche un de ces personnages principalement occupés de semer le trouble dans l'âme des jeunes filles.

Il fume des gauloises, Luguet, mais il sent tout de même le tabac blond. Il travaille beaucoup et il adore sa femme, mais il aura toujours l'air du monsieur qui est libre de cinq à sept. Il conduit une banale citroën, mais elle prend entre ses mains... (Comment ? Gantées de daim souple ? J'allais se dire !) elle prend des allures de cabriolet de luxe aux sièges de cuir rouge. Il se bat comme tout le monde avec son rasoir électrique et son carburateur, il vient d'avoir la grippe, mais on jurerait à le voir qu'il ne peut tomber en panne qu'à cinquante mètres d'une ravissante auberge où séjourne précisément une belle esseulée, qu'il ne se pince jamais les doigts en fermant des volets, qu'il trouve toujours des taxis quand il en cherche, du soleil en Normandie et de la monnaie pour les ouvreuses, qu'il ne fait jamais de trous à ses chaussettes et qu'il n'attrape jamais de rhume de cerveau.

Sur son dos plat, les vestons froissés se défroissent, sur son nez droit les lunettes d'écaille deviennent accessoire de comédie.

Il semble, enfin, que rien de grave ne saurait lui arriver, qu'il a passé avec la vie une sorte de contrat : « Je serai léger, tu me seras légère », et qu'il est douloureusement étonné lorsque le destin manque à ses engagements.

Il est le dernier représentant d'un certain type de Français, celui dont les femmes attendent qu'il leur fasse la cour et dont les hommes attendent qu'il gagne la bataille de la Marne, celui auquel on ne marche pas sur les pieds, parce qu'il a le sang vif et la réplique leste, celui qui fait le mur des casernes, le héros des champs de bataille, l'amant qu'on cache dans le placard, celui à propos duquel on écrivit qu'en France « tout finit par des chansons ».

Il est comédien par vocation héréditaire, et s'honore d'avoir eu une aïeule danseuse de corde qui s'engagea à 20 ans, par désespoir d'amour, dans un cirque ambulant. On l'appelait « La Malaga » et elle fut célèbre à deux titres : à 30 ans pour sa grâce, à 80 parce que, dans sa mémoire disparaissent les dents se mirent à repousser.

La fille de la Malaga courait les routes avec les balades. Et c'est sur la place de Périgueux qu'elle séduisit le fils du notaire, au lieu de devenir à ses pieds l'honorable Maître Beneffand, il prit la clé des champs, le nom de Michel Luguet et il finit « père noble » au théâtre d'Aix-en-Provence.

Cinq comédiens sur quinze

Il fut également le père de quinze petits Luguet dont cinq devinrent comédiens entre 1800 et 1900.

L'un d'eux, René, participa comme matelot à la prise d'Alger avant de s'engager dans une troupe foraine. Mais la troupe était pauvre, le matelot n'avait que son costume pour jouer un rôle de marquis dans une pièce de Scribe. Alors, on changea un peu le texte et la jeune première s'écriait : « J'attends la visite du marquis » — mais elle ajoutait : « vous savez, cet original qui chasse, toujours habillé en marin. »

René Luguet fut pendant quarante-cinq ans régisseur au Palais-Royal.

Une autre Luguet, Marie, devenue par mariage Marie Laurent, fut non seulement une très célèbre comédienne, mais la première à qui l'on décerna la Légion d'honneur.

Un troisième Luguet, Henri, suivit la fameuse Déjazet et devint administrateur du théâtre Michel, à Saint-Pétersbourg. Il fut le premier à pouvoir donner de l'instruction à ses huit enfants. Résultat : il voulut les empêcher de faire du théâtre. Mais l'un d'eux, Maurice, reprit le flambeau.

Il écrivit, à la fin de sa vie : « Je ne suis pas monté au firmament artistique. J'ai tenu une place modeste et honorable, je crois. J'ai appartenu quatre ans à la Comédie-Française. Je suis content de mon sort, ayant un fils qui marche à la gloire, au cinéma, par une coïncidence singulière. J'ai tout fait pour éloigner du théâtre, mais il a voulu, et il a fait une merveilleuse carrière. »

Ce fils, c'est André Luguet.

Il faillit naître à Saint-Pétersbourg, puis à Berlin où sa mère, prise de douleurs, dut s'arrêter une nuit sur la route du retour. Mais il a le tact d'attendre l'arrivée de ses parents à Fontenay-sous-Bois, pour faire son entrée dans le monde.

— Celui-là ne fera pas de théâtre ! décréta le papa, souhaitant que le sang du notaire l'emportât sur celui de la danseuse de corde. Les comédiens souhaitent presque toujours leurs enfants s'embourgeisent, comme elle ne fit jamais métier de sa virtuosité.

Né pour faire souffrir les femmes qui adorent lui pardonner, il fut, dit-il, « peut-être pas un mauvais mari, mais un homme comme les autres ». Un peu plus sollicité que les autres, peut-être ?

La facette inattendue d'André Luguet, c'est la tendresse active, constante, qu'il manifesta à ses deux enfants.

Il commença fut aussi mère-poule, surveillant le bain de Rosine et de Pierre, leur coupant les ongles, inquiet au moindre rhume, sortant d'une répétition, avec une trace de rouge à lèvres à offert un petit cendrier en porcelaine qu'il a découvert chez un antiquaire et sur lequel on lit : « Je suis le patron, mais c'est ma femme qui commande. »

Quand on lui dit :

— Vous avez bien de la chance, André, avec vos épouses !

Il répond :

— Oui, j'ai eu plus de chance qu'elles... J'ai si mauvais caractère...

Mais c'est encore une façon de faire du charme, de rejoindre son personnage d'enfant gâté qui boude quand la vie lui refuse un chocolat. Non seulement on ne lui en veut pas, de ce qu'il appelle « son mauvais caractère », mais pour un peu on le plaindrait !

Les soirs où il se sent en verve, il est irrésistible. Il vous mijote un air à l'espagnole, il chante gravement les vieilles chansons populaires, il raconte ses souvenirs de quarante ans de théâtre. Il jouait une revue de Rip aux Capucines, avant 1914, lorsque le roi Edouard VII vint un soir assister au spectacle. Le directeur, fort honoré, se sentit comblé lorsqu'à l'entracte un autre roi, Léopold II de Belgique, arriva à son tour au théâtre. Alors, s'inclinant très bas, il s'écria :

— Entrez, entrez, sire, votre collègue d'Angleterre est déjà dans la salle !...

Vieillir en champagne

Un soir qu'il jouait *L'Amour à l'américaine*, où Spinelly le menaçait d'un revolver, on entendit soudain dans la salle une voix d'enfant qui criait :

— J'veux pas qu'on tue papa ! J'veux pas qu'on tue papa !... C'était Rosine indignée

Il a été un président du Syndicat des Artistes sérieux et avisé, il a reçu une médaille pour avoir sauvé, après plusieurs heures de lutte, un homme qui se noyait, il est exact, ordonné, il a même écrit une pièce, *La Patronne*, où Pierre Brasseur, alors débutant, fait, en une autre pour Popasco qu'il compte bien monter l'an prochain, Artaïs, à son revers, la rosette de la Légion d'honneur prend des airs d'œillet rouge, mais à 107 ans comme à 57, il aura toujours 17 ans.

Explosif, léger, pétillant, il vieillit. Mais comme le champagne.

LE

UNE blonde jeune femme de trente-quatre ans se présente il y a quelques jours à l'Hôpital Necker, à Paris.

Visiblement, elle est connue dans la maison. On l'introduit dans une chambre isolée, où elle s'assoit.

Un infirmier en blouse blanche entre avec un coffre assez lourd.

— Vous dévisserez les quatre écrous du couvercle, dit le médecin de service à la jeune femme. Vous trouverez à l'intérieur du coffre un tube en plomb. Dévissez-le aussi et prenez la bouteille à moitié vide qui y est enfermée. Remplissez-la d'eau et buvez-la.

Le docteur et l'infirmier sortent. La jeune femme reste seule. Un peu émue, elle suit à la lettre les indications données. Elle avale le mélange, qui n'a aucun goût. Puis elle attend.

Peu après on la conduira dans une pièce de l'hôpital où elle restera une dizaine de jours. On l'examinera en promenant sur son corps un petit cylindre qui s'appelle un compteur de Geiger. C'est la troisième fois en un an que Nicole R... revient à l'hôpital Necker. C'est la troisième fois aussi qu'elle boit ce liquide inodore. Au cours de son premier séjour, elle s'était promenée dans l'établissement et était entrée dans une pièce où se trouvaient des cadrans électriques. Ceux-ci s'étaient arrêtés.

Pendant deux ou trois semaines après chaque traitement, on lui a recommandé de ne pas voir ses deux enfants, de ne pas approcher de femmes enceintes. Lorsqu'elle passe près d'un poste de radio, l'émission est brouillée par un violent crépitement. Sur sa pendule électrique, le cousin se chante plus parce qu'il est en panne.

Nicole a été rendue radio-active trois fois de suite pour plusieurs semaines, par la petite bouteille sortie du tube en plomb. Elle n'aura peut-être plus d'enfants, parce qu'une dose d'iode, d'autre part il est très résistant aux radiations. Il n'y a donc que les cancers de certaines catégories qui soient sensibles aux isotopes, et tous ceux de la même catégorie sont très loin d'y succomber.

Les isotopes sont fabriqués dans ce que les savants appellent le « four radio-actif » des piles atomiques. C'est une des extraordinaires activités de paix de ces piles conçues pour la guerre. On soumet les minéraux choisis au bombardement par neutrons et ils sont ramenés à l'extérieur profondément modifiés. Chimiquement, ils sont identiques aux corps naturels dont ils portent les

Suite de notre grande enquête

LUTTEZ CONTRE LA MALADIE

par Louis Dalmas

combinaisons chimiques des cellules vivantes, surtout au moment de leur plus intense activité : la reproduction. A partir de l'étude de ces minéraux, un merveilleux raisonnement se fait en trois quintes : 1° l'expérience scientifique a démontré depuis cinquante ans l'effet meurtrier de certains rayons (radium, rayons X) sur les cellules vivantes (c'est la base de la radiothérapie, bombardement des cellules cancéreuses par les rayons X); 2° Irène et Frédéric Joliot-Curie ont mis au point la fabrication des « radio-éléments », c'est-à-dire une façon de conférer artificiellement la radioactivité à certains minéraux (bore, phosphore, iode, etc. ; 3° puisque les cellules en reproduction ont besoin de ces éléments et que parmi les plus actives d'entre elles se trouvent les cellules cancéreuses, on les « trompe » en quelque sorte sur la marchandise en leur fournissant des éléments « radio-activés », rendus ainsi meurtriers, qui les frapperont non plus de l'extérieur (rayons), mais en quelque sorte *de l'intérieur*.

Malheureusement, la réalité est beaucoup plus complexe que le raisonnement. Les cellules cancéreuses sont très avides de phosphore, par exemple, et sont donc théoriquement vulnérables au « radio-phosphore ». Mais elles ne sont pas seules. Celles de la moelle osseuse sont dans le même cas. En attaquant le tissu malade, on atteint le tissu sain. L'idéal serait de trouver un élément doué d'affinités spéciales pour les cellules cancéreuses, comme les antibiotiques en ont pour d'divers germes de maladies infectieuses, et qui n'en détruirait pas d'autres. Il n'est pas encore découvert.

Malgré cela, des résultats sont possibles. L'iode radioactif (c'est le liquide de la petite bouteille) est attiré par le tissu thyroïdien. Les cancers de la thyroïde (comme celui de la jeune Nicole R...) peuvent être traités de cette façon. Mais, d'une part, seul le tissu thyroïdien parfaitement différencié est avide d'iode, d'autre part il est très résistant aux radiations. Il n'y a donc que les cancers de certaines catégories qui soient sensibles aux isotopes, et tous ceux de la même catégorie sont très loin d'y succomber.

Les isotopes sont fabriqués dans ce que les savants appellent le « four radio-actif » des piles atomiques. C'est une des extraordinaires activités de paix de ces piles conçues pour la guerre. On soumet les minéraux choisis au bombardement par neutrons et ils sont ramenés à l'extérieur profondément modifiés. Chimiquement, ils sont identiques aux corps naturels dont ils portent les

Tuer (de l'intérieur) le cancer

La petite bouteille fait, en effet, partie d'un des derniers traitements étudiés contre certains cancers : celui des isotopes radioactifs.

Son principe témoigne de l'extraordinaire intelligence déployée par les milliers de chercheurs qui luttent contre la maladie.

Des minéraux entrent dans les

YVAN AUDOUARD : AU THÉATRE DE LA MADELEINE, COLETTE EST MAL SECONDÉE

Colette et André Luguet à la première de La Seconde.

LES organes spécialisés ont rendu compte en son temps et avec esprit de ce qu'ils ont appelé « La première de la seconde ». Mais la représentation des couturières, qui avait eu lieu la veille, a pratiquement été passée sous silence. Pourtant les couturières conviennent au style de Colette. C'est même du Colette garanti d'époque. Du rétrospectif en chair et en os, et farde jusqu'aux yeux. Colette n'a pas vieilli. Mais ses contemporaines lui font du tort.

La salle est ornée de vieilles comédiennes qui ont évité Pont-aux-Dames pour des raisons étrangères à l'art dramatique et qui en ont tiré une jactance superbe et un quant à soi expansif. Elles vont d'ordinaire deux par deux et se tiennent peu de mains aux grands chemins. Quelquefois un joli jeune homme les accompagne : mais ce bibelot se fait de plus en plus rare.

Le cours de la rente a baissé et même en s'y mettant à plusieurs une « Chéri » coûte les yeux de la tête.

Ces dames du début de ce siècle donnent dans le dithyrambe.

— C'est divin ! disent-elles.

La voix bien dans le masque (de beauté).

Lorsqu'elles ont quelques réserves à formuler, elles se contentent de convenir négligemment :

— C'est merveilleux !

Mais lorsqu'elles entrent en transes, elles procèdent par référence historique. D'André Luguet, elles disent :

— Il est digne de Mounet...

Et de Maria Casarès :

— Elle me rappelle Sarah...

L'orchestre du théâtre de la Madeleine est ceinturé de loges assez hautes qui sont garnies par des merveilleuses qui tendent vers les locataires des mains de suppliantes qui ne demandent. On dirait des avocates en train de s'entretenir avec leur client dans le box pendant une suspension d'audience. Elles ont eu le metteur en scène au bout du fil :

— Il m'a dit que la pièce était simplement ravissante...

Leur visage soudain chavire dans l'extase :

— Oh ! voilà Christiane... Elle est trop merveilleuse... Il faut que j'aille l'embrasser... Garde mon sac, mon chéri.

Le lever du rideau vient de nous délivrer de ces affectueuses pétulances. Malheureusement, il y a sur la scène une dame : Clara Cellerier, vêtue de gazes à ramages. Elle a l'air d'être montée sur le plateau pour ennuyer Lucien Brulé, le directeur du théâtre, qui lui avait donné un strapontin au balcon dans un moment de faiblesse.

Elle joue faux, cette Christiane, mais avec naturel, ce qui enlève toute drôlerie à la chose. Elle ne reste pas très longtemps et s'en va poussant devant elle une théâtreuse de son âge nommée Rose Beryl. La scène se passe à la campagne. Il fait chaud. Maria Casarès est apparue. Elle est en robe de chambre et aussitôt s'allonge sur un lit de repos fourni par les Galeries Lafayette, et manque s'endormir.

Ça marche d'ailleurs l'heure de la sieste.

Le public, lui, ne se réveillera qu'à la fin de l'acte, ayant néanmoins compris de quoi il s'agissait.

Voilà. Il y a une secrétaire qui s'appelle Jane et qui habille chez Schiap et qui a tout le talent d'Hélène Perdrière. Elle est parfaite dans ce rôle qui est surtout dramatique, lui dicte ses œuvres, elle leve les cheveux de la femme du maître, et meuble les rêves de son fils ; c'est une perle.

Il y a Fanny Farou, la femme du maître, qui est gourmande, paresseuse et compréhensive. Elle sait que Farou la trompe, mais il paie le loyer et elle l'aime. Elle sait que les grands créateurs se renouvellent dans la compagnie des petites femmes.

Elle devrait être grassouillette. Maria Casarès qui a l'air d'un garçonnet du Pakistan, fait de son mieux pour meubler le personnage.

Il y a le petit Farou qui est né d'un mariage mixte. Il a encore la dignité revêche de l'enfance. Il cherche des trésors dans des cartes de cités ruines : ça lui ne l'empêche pas de s'intéresser à l'architecture de la secrétaire de son père, qui, elle, ne refera pas sentiment d'amour pour elle.

Enfin, il y a le grand Farou. C'est M. André Luguet qui, dans le rôle du président du syndicat national des artistes. Dès qu'il entre en scène il enlève ses cheveux pour bien démontrer qu'il n'a pas de préjugés. Il a les joues pleines et les oreilles pleines, et une diction à base de cognac. Il a des manières de toucheurs de bœufs et il s'installe sans façons dans son ménage à trois.

Ses manières soudardes et quasiment mahométanes lui valent l'estime de sa femme et le tendre respect de sa secrétaire.

Il se retire en coulisse avec Jane, sa blonde à tout faire, et qui lentement tape à la machine. Sa brune épouse reprend sa sieste. Mais on a l'impression qu'il y a de l'adultère en coulisse. Et c'est l'entracte.

Albert Camus, venu en ami, donne le signal des applaudissements.

Colette, qui fut critique dramatique, fera sur disque une déclaration au milieu du deuxième acte dans laquelle elle avouera que cette pièce lui rappelait elle partait avant la fin. Le public 51 a plus de façons. Il reste. Il semble l'entendre : en vais la peine. Il y a Mme Marcel Achard qui ne passe pas inaperçu à cause d'un chapeau en forme de casque d'astronaute. Il est d'une suivante vietnamienne qui fait la révérence de cour dès qu'on la frôle, ne fût-ce qu'à M. René Julliard.

Les vedettes présentes sont discrètes : assister à une pièce un mardi, c'est un peu perdre de image. Mme Claude Génia n'arrive cependant pas à passer inaperçue.

On échange des idées générales. Desquelles il appert que le spectacle de la Tomate est à moitié réussi, mais que celui de la « Rose rouge » est une merveille. Les plus timides donnent des nouvelles du Front de Corée, pour ne blesser l'amour-propre de personne.

Au deuxième acte on est à Paris, dans un appartement meublé qui a vue sur la tour Eiffel. Farou y est toujours, mais en première pièce ; il est dans ses petits soulliers. Il embrasse néanmoins sa secrétaire sur la bouche. Sa femme surprend leur mimique et s'évanouit.

Cela ne les empêche pas de se retrouver tous les trois à la précoutière de la pièce : c'est une représentation réservée aux intimes. Entre temps Farou a perdu rapidement ses faveurs à une débutante qui joue le rôle de la secrétaire dans sa pièce et qui porte une jupe de satin noir fendue sur le côté. Il n'a pas énormément de tact, mais il a beaucoup de santé.

Le deuxième entracte est assez consternant. Il ne s'y passe rien : mais on commence à murmurer que la collection de printemps de Christian Dior sera très réussie.

Au troisième acte, il se passe plusieurs choses.

La secrétaire et la femme s'expliquent. Le mot l'honneur et la dignité sans élever la voix. Le grand Farou se retire sur la pointe des pieds. Il emmène avec lui son fils qui a perdu sa vertu la nuit précédente, ce qui lui a apporté une montre suisse en métal doré.

La première et la seconde restent seules face à face, mais côte à côte.

— Il ne rentrera pas avant minuit dit la seconde. Voulez-vous que je mette une ampoule plus forte ?

— Non, dit la première, il fait bien assez clair.

Et elle pose sa joue sur la main de la dactylographe.

On nous laisse sur cette perverse hypothèse.

Dans le rondin, Mme Colette va plus loin dans l'analyse, mais pas si près dans le contact.

D'ailleurs, elle est pratiquement absente de cette pièce. Un seul exemple. Colette écrit : « Fanny rit bonnement et pela une pêche ruisselante ».

Dans la pièce Fanny épluche des mandarines.

LES AMPOULES DE LA MORT

(Suite de la première page)

Enfin, les cas signalés à Saint-Gratien et à La Frette, en Seine-et-Oise, fin 1942, et à Clérac (Charente-Maritime), au début de 1943, semblent avoir une cause identique.

Le rapport était d'une netteté impitoyable. Le commissaire Gau, envoyé par la Sûreté nationale, avait enquêté point par point.

La fatale séance de vaccination a été faite par le docteur Meyohas, assisté de Mme Katay. La seule négligence que l'on puisse relever est que Mme Kany n'a pas passé la seringue à l'autoclave après chaque injection, mais l'infirmière jetait très régulièrement l'aiguille après chaque piqûre. Les experts pensent qu'il y avait une ampoule contaminée. Avec son contenu, on a piqué quatre enfants, en leur administrant 2 centicubes à chacun. Les ampoules étaient de 10 centicubes, et il faut tenir compte des quelques gouttes qui se perdent au cours des quatre opérations. Il reste donc un petit peu de liquide au fond de la seringue. Ce fond suffira à polluer le contenu de l'ampoule suivante. C'est ainsi que sept enfants, au lieu de quatre, seront contaminés. Si Mme Kany avait passé la seringue à l'autoclave après les quatre injections, cela ne serait pas arrivé, mais comment pouvait-elle imaginer qu'une main criminelle avait glissé une ampoule mortelle parmi les autres ?

On constata par ailleurs un grand désordre dans le service scolaire de Libourne. Les boîtes d'ampoules de vaccins n'étaient pas placées dans les conditions de sécurité prévues à cet effet. L'ampoule mortelle pouvait donc avoir été mêlée aux autres dans le Centre même.

Un large champ d'action

Malheureusement, le champ d'action des enquêteurs allait bientôt s'élargir considérablement, rendant leur tâche encore plus difficile. Les boîtes d'ampoules proviennent de l'Institut Pasteur de Bordeaux, qui les reçoit du 17bis rue Pasteur de Paris. L'Institut de Paris les envoie à Bordeaux en boîtes de dix ampoules scellées par une bande de garantie. A Bordeaux, les ampoules sont envoyées dans les dispensaires régionaux suivant la demande. C'est-à-dire que si un dispensaire a besoin, par exemple, de 65 ampoules, on lui envoie six boîtes de dix et une boîte décachetée n'en contenant que cinq. On a donc pu échanger une ampoule détachée, soit au départ de Bordeaux, soit pendant le trajet de Bordeaux à Libourne, soit à la réception dans cette ville.

Mais, ce qui complique encore l'affaire, ce sont les cas analogues qui se sont produits à Saint-Gratien et à la Frette, en Seine-et-Oise. Pour cette région, les ampoules ne peuvent provenir de Bordeaux.

Le commissaire Gau, qui ne veut certes pas faire de roman policier, émet plusieurs hypothèses.

Il sagit peut-être de l'acte d'un fou qui veut nuire à l'humanité. On peut penser à un tuberculeux incurable qui aurait perdu la raison et qui voudrait transmettre à tout le monde le mal qui le ronge.

Il s'agit peut-être des agissements criminels d'adversaires de la vaccination obligatoire, ou de gens qui ont intérêt à discréditer l'Institut Pasteur.

Le commissaire pense enfin à l'hypothèse de la guerre bactériologique, aux noyaux éveqiens au début de cet article. C'est pendant l'occupation que furent signalés les cas de vaccins tuberculeux à Saint-Gratien, à La Frette, à Clérac. C'est pendant l'occupation qu'eurent lieu les premières des dix-sept morts suspectes de l'hôpital de Mâcon, rétentissante affaire qui n'a jamais été élucidée. Il faut rappeler à ce propos que le commissaire Buscou, qui enquêtait à Mâcon, crut bon d'aller consulter les archives des tribunaux des criminels de guerre, à Nuremberg. Lui aussi pensait à la guerre bactériologique. Il y a enfin l'affaire des sirops de Bergues, qui n'en est qu'à son début.

L'imagination criminelle des nazis, qui a souvent réalisé des méfaits que l'on a peine à croire, comme les pumps de la mort, et les chambres à gaz, n'était-elle pas conçu, à l'époque, le projet de ruiner systématiquement la santé de la jeunesse française ? Dans ce domaine, tout est possible. Mais alors faudrait-il croire que les hommes chargés d'appliquer ce plan diabolique continuent aujourd'hui tranquillement leur affreuse besogne, mais cette fois pour d'autres maîtres ?

En attendant que l'on découvre la vérité, un principe plus simple, plus douloureusement humain se pose. Dix-huit mois de soins incessants ont permis de sauver les sept petites victimes de Libourne. Mais s'ils sont hors de danger, ces enfants sont encore atteints du terrible mal. Leurs familles, pour la plupart très modestes, ne peuvent faire face aux dépenses qu'exigent ces soins constants. Les économies de la plupart des ménages y ont fondu, certains ont vendu leurs biens. Ils demandent que les pouvoirs publics les aident à guérir leurs petits. On leur doit au minimum cette réparation.